

Livres

Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 45–48.

Une maison du Granit à l'écomusée de la Haute-Beauce

En 1982, un voyage culturel organisé par les Hauts-Beaucerons dans le Coglais en Bretagne, terroir jumelé à la Haute-Beauce, a stimulé la mise en valeur d'un potentiel économique commun aux deux régions: le granit. Ce jumelage a permis d'approfondir les recherches déjà engagées pour bâtir un lieu d'exposition évoquant les ressources naturelles et culturelles propres à ces zones granitiques.

En ce sens, l'écomusée de la Haute-Beauce a établi une relation active entre les populations de Lac-Drolet et de Saint-Sébastien. Sainte-Cécile-de-Whitton, municipalité voisine, a par ailleurs apporté une contribution financière afin d'encourager la création de la *Maison du Granit*.

Impressionné par la formation géologique de cette masse de granit s'élevant à plus de 830 mètres d'altitude, le Comité des usagers de l'écomusée a vite apprécié les possibilités qu'offrent les mornes de Saint-Sébastien et de Sainte-Cécile. Son orientation a pour but de situer dans un contexte historique cette richesse naturelle d'une région limitrophe, en valorisant le travail et le «savoir-faire» des communautés.

Ce projet, une fois réalisé, permettra aux participants de se raconter à travers des expositions et des activités (randonnées, visites, conférences, colloques, rencontres industrielles) portant, entre autres, sur les thématiques suivantes: la *vitrine écologique* (géologie, géomorphologie, végétation), la *vitrine économique* (peuplement, utilisation du granit, industrialisation) et la *vitrine culturelle* (techniques, produits, réalisations).

L'originalité du projet réside essentiellement dans la mise en valeur d'une muséologie distincte de la muséologie traditionnelle et institutionnalisée, de manière à susciter la participation active de l'individu, témoin privilégié de son environnement. Ainsi, l'initiative du beauceron dans l'évolution et l'interprétation de son milieu, sur le territoire, le rend-il complice du devenir de la collectivité.

France Edisbury
écomusée de la Haute-Beauce



En collaboration. **Entretien et restauration. De la fondation à la toiture.** Québec, Conseil des monuments et sites du Québec, 1985, 66 p.

Le Conseil des monuments et sites du Québec (CMSQ) a profité du dernier Salon du livre pour lancer cette publication. La page couverture, en plus de très bien refléter le contenu de cet ouvrage, a également le mérite de plaire, voire de conquérir le lecteur grâce à une très belle photographie de François Lachapelle. À l'intérieur, on retrouve une série de seize fiches techniques parues à partir de 1980 dans le *Bulletin*, puis dans son successeur *Continuité*, le magazine du CMSQ et de la Fondation canadienne pour la protection du patrimoine (FCPP). François Varin, architecte en restauration, a rédigé la plupart des textes de ce recueil qui n'est que le premier d'une série à paraître.

Trois thèmes sont abordés: études de base et recherches, connaissance des métiers et des matériaux traditionnels et techniques de consolidation, d'entretien et de restauration. Si les deux derniers thèmes sont riches d'une documentation variée, le premier, en revanche, est encore à peine effleuré. On souhaiterait y voir apparaître, entre autres, des renseignements sur les démarches à suivre afin de bien documenter un bâtiment, un texte sur l'évolution de la restauration ou encore, un plaidoyer sur l'importance du patrimoine bâti ancien dans le paysage architectural. Cette partie, plus théorique, compléterait parfaitement bien celles où sont traités des sujets à caractère plus pratique, sinon carrément technique. Car, en matière de restauration, il ne s'agit pas seulement d'agir mais

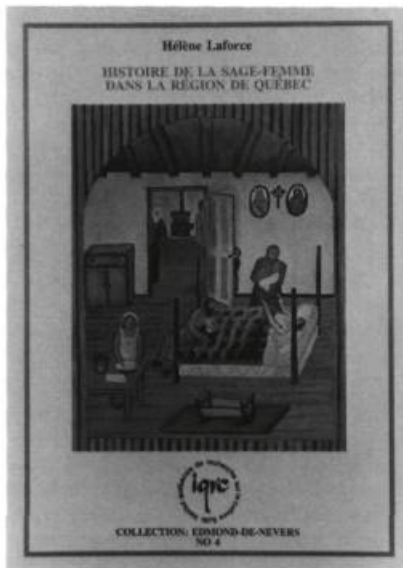
également de comprendre ce qui nous pousse à agir et dans quel sens il faut le faire.

Chaque fiche technique se présente sous la forme d'un court texte où s'amalgament autant des notes historiques, des trucs de métier que des modes d'emploi. On s'attarde occasionnellement à montrer ce qu'est une mauvaise restauration, les matériaux à éviter, les techniques à rejeter. Cette démarche est d'autant plus utile que le marché de la restauration, aujourd'hui très important, propose au consommateur des choix multiples qui ne sont pas toujours très judicieux. Un grand nombre de photographies et de dessins accompagnent chaque texte et en allègent la lecture. Ces illustrations incitent à observer davantage les bâtiments de notre entourage et à exercer un oeil critique face aux interventions qu'ils subissent.

Cette publication, qui réunit des données diverses sur la conservation et la restauration, intéressera autant, ceux et celles qui se préoccupent de très près du sort réservé à l'architecture ancienne, que le grand public. Les lecteurs trouveront d'ailleurs, en annexe, une liste des programmes d'aide à la rénovation et à la restauration ainsi que leur champ d'action respectif.

Avec ce premier numéro, le processus de réflexion sur le respect de l'enveloppe architecturale est bien enclenché. Il faudrait maintenant s'attaquer sérieusement aux intérieurs que l'on détruit sans vergogne. C'est là que le plus gros du travail de sensibilisation reste à faire. Il y aurait donc lieu, par la force des choses, de traiter aussi de restauration, de rénovation et de recyclage intérieurs dans les prochaines fiches techniques.

Danielle Blanchet



Laforce, Hélène, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1985. 231 p. (Coll. «Edmond-de-Nevers, n° 4»).

Si, comme le mentionne Hélène Laforce, le ministère de l'Éducation se penche actuellement sur une revalorisation ou une réactualisation du rôle de la sage-femme, la lecture de *l'Histoire de la sage-femme dans la région de Québec* s'impose à toutes les personnes chargées de prendre des décisions en ce domaine. Tout d'abord, cet ouvrage leur fera faire une plongée non seulement dans l'histoire d'un groupe social, mais bel et bien dans l'histoire de la belle province, de la Nouvelle-France à aujourd'hui. L'auteure ne s'est pas limitée à présenter un sujet pour lui-même, elle l'a expliqué dans le contexte large de l'évolution politique d'un pays, et dans la perspective de connaissances accumulées depuis des millénaires qui touchent aussi bien à la gestuelle du métier qu'à la pharmacopée. Surtout, elle nous explique pourquoi la sage-femme, qui semblait promise à un bel avenir, a vu se restreindre son champ d'action au point que les jeunes d'aujourd'hui ne savent plus ce que recouvre ce vocable. La démonstration est impressionnante, en particulier par le souci d'objectivité de l'auteure qu'on sent pourtant vibrer tout au long du livre avec «ses sage-femmes» et avec toutes les femmes dont les droits aux soins et à l'assistance de leur choix sont usurpés lors d'un événement qui les touche de si près. C'est toute une leçon d'histoire que ce volume qui retrace l'appropriation par un

groupe social (les médecins) d'un savoir qui était exercé par un autre groupe compétent et reconnu (les sage-femmes). Cette récupération a été si bien conçue et menée qu'elle a réussi à convaincre les premières intéressées elles-mêmes, soit les femmes enceintes, que leur sort était mieux placé entre les mains des médecins qu'en celles de leurs consœurs; et les femmes ont fini par renoncer à la formidable tradition d'entraide qui sous-tend la «sage-femmerie».

Au delà des professionnels et des amateurs d'histoire, au delà de tous ceux et celles qu'intéresse l'histoire de la femme, c'est à tout un chacun qu'il faut recommander la lecture de ce volume. La naissance — et tout ce qui l'entoure — est à la fois un problème de collectivité, puisque l'impact en est social, économique et politique, et un problème personnel: une heureuse naissance n'est-elle pas, dans la croyance populaire, le prélude à une vie heureuse?

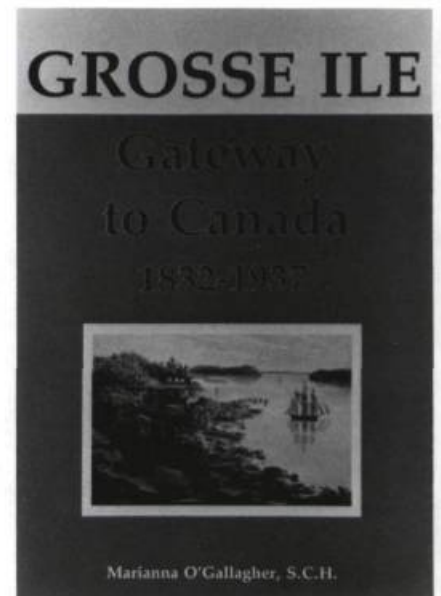
La recherche sur laquelle s'appuie la démonstration est importante. Elle couvre trois cents ans d'histoire et, en ce qui concerne la Nouvelle-France, elle est basée sur le dépouillement minutieux de sources multiples. La vie des sage-femmes, leurs origines, leurs connaissances, les lieux de leur pratique, la structuration de leur profession, leurs modes de transmission du savoir, rien n'est laissé dans l'ombre. L'auteure démontre également que, bien qu'importée de France, cette profession a évolué de manière originale dans un cadre nouveau. Les comparaisons ne se limitent pas à la métropole mais incluent l'Angleterre et les États-Unis et font ressortir les similitudes, les influences et les originalités.

Madame Laforce pose beaucoup de questions, apporte bien des réponses, reste parfois silencieuse aussi, parce que la réponse s'impose d'elle-même ou que les éléments nécessaires ne sont pas encore en place. Ainsi qu'elle le dit, elle a «abordé l'essentiel d'une démarche qui nécessitera encore quelques décennies de réflexion.» Avec elle, il faut souhaiter que son oeuvre pionnière suscite d'autres recherches.

Sans ternir ce qui précède, l'écriture d'Hélène Laforce appelle toutefois une réserve. Son style est compliqué et touffu, ce qui impose au lec-

teur une attention soutenue pour arriver à saisir le sens et les nuances d'une pensée subtile.

Jeannine Laurent



Marianna O'Gallagher, *Grosse Île. Gateway to Canada 1832-1937*. Québec, Carraig Books, (1984), 185 p.

Choléra, typhus, variole, voilà des caractéristiques de l'histoire de Grosse Île qui donnent l'impression d'un site infernal. Pourtant aujourd'hui, avec son paysage enchanteur, l'île paraît bien inoffensive. En fait, l'évocation du passé de Grosse Île rappelle que, de 1832 à 1937, l'île servit de lieu de quarantaine pour les immigrants. *Grosse Île. Gateway to Canada* de Marianna O'Gallagher raconte l'histoire de cette station médicale où furent isolées des milliers de personnes contagieuses ou supposées contagieuses.

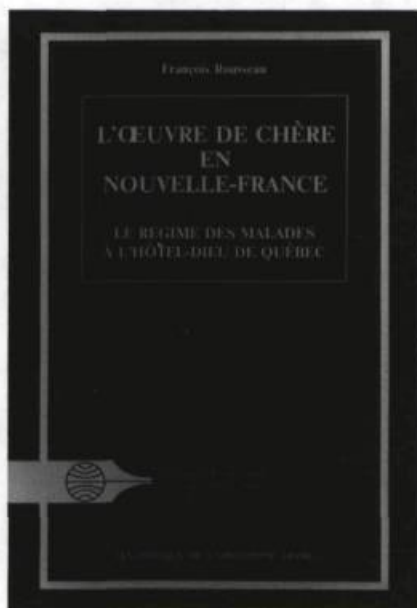
L'étude se divise en six chapitres traitant chacun d'une époque de l'île de la quarantaine. Dans le premier, soeur O'Gallagher traite de la fondation de la station médicale en 1832. Le texte débute par une description du site de l'île, du trafic maritime sur le fleuve Saint-Laurent au début du XIX^e siècle, de la «Quebec Emigrant Society» et de l'administration de la ville de Québec, jusqu'en 1833, par les juges de paix. Puis, l'auteure présente le lien existant entre la menace que représentait le choléra, au début des années 1830, et la sélection de la Grosse Île comme poste de quarantaine. Enfin, elle montre l'inadéquation des moyens utilisés en regard de l'épidémie de 1832.

Le deuxième chapitre décrit l'organisation de la station sous l'administration des militaires britanniques alors que, malgré l'ampleur de l'épidémie de 1834, «l'île assumait graduellement son heureux rôle protecteur». Le chapitre suivant porte sur la migration des Irlandais, en 1847, provoquée par la famine. Chassés de leur terre natale par les propriétaires terriens, des milliers d'Irlandais s'embarquent sur les bateaux faisant le commerce du bois entre Québec et les Îles britanniques. Lorsque le typhus éclate parmi eux, la Grosse Île est débordée par l'ampleur de l'immigration ce qui provoque un nouveau cauchemar épidémique aux Canadas. Dès lors, la réaction des Canadiens face à l'immigration s'avère fort négative même si de nombreuses familles, tant canadiennes-françaises qu'irlandaises, adoptent les enfants rescapés de la famine de 1847.

Le quatrième chapitre touche la nouvelle administration de l'île de 1857 à 1937 avec la prise en charge de la station par le Ministère de l'Agriculture. De plus, on retrouve ici les améliorations faites à Grosse Île durant la seconde moitié du XIX^e siècle. L'avant-dernier chapitre concerne la commémoration du tragique passé de l'île par l'érection de monuments. Plus particulièrement, l'auteur s'arrête à la fameuse croix celtique surplombant la colline du Télégraphe qui fut érigée en 1909 grâce à l'*«Ancient Order of Hibernians»*. Le dernier chapitre résume la nouvelle vocation du village de Grosse Île et la fermeture de la station en 1937.

Grosse Île. Gateway to Canada se fonde sur le volume de John Jordan édité pour la cérémonie de dévoilement de la croix celtique en 1909 et sur plusieurs sources de première main. Bien écrit, ce livre ne défend pas une thèse mais rappelle plutôt le passé historique de Grosse Île. Ce propos, l'auteur le réussit très bien, même si l'épidémie de 1834 mériterait un traitement plus long. Chaque chapitre est abondamment illustré et on retrouve même trois pages de poésie. L'étude se termine par six appendices constitués de sources inédites. Ce livre marque l'amorce de nouvelles recherches sur l'histoire de l'immigration et sert de plaidoyer en faveur de la transformation de Grosse Île en parc public qui rappellerait le drame que constitua l'immigration irlandaise à Québec au siècle dernier.

François Drouin



Rousseau, François, *L'œuvre de chère en Nouvelle-France. Le régime des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, Cahiers d'histoire 29., 1983. 442 p.

Le public, amateur d'études historiques à caractère biographique et grand consommateur de synthèses reste souvent stupéfait devant la production des historiens professionnels. Tant par les thèmes abordés que par la lourdeur de l'appareil critique et les analyses quantitatives, ces productions se révèlent souvent d'une lecture aride.

Ce n'est pourtant pas le cas avec le livre de François Rousseau *«L'œuvre de chère en Nouvelle-France»*. Ce livre tente de reconstituer ce que pouvait être le régime alimentaire des habitants de la Nouvelle-France. Pour ce faire, M. Rousseau a procédé à une investigation minutieuse et érudite des archives de l'Hôtel-Dieu de Québec de la fin du XVII^e siècle à 1763. En tentant de reconstituer le régime alimentaire des malades de l'hôpital, il nous entraîne sur une piste inexplorée dans l'historiographie québécoise. Influencé par la méthodologie et les approches de l'école historique française des Annales, l'historien ouvre une problématique au cœur de la vie quotidienne de nos ancêtres.

Il nous propose donc trois axes de recherche qui correspondent aux trois grandes sections de l'ouvrage. Dans un premier temps, il tente de redessiner le profil de l'économie alimentaire de l'Hôtel-Dieu, puis il s'attaque aux représentations menta-

les en esquissant une typologie des goûts et des habitudes alimentaires. Finalement, il conclut avec une étude quantitative des rations alimentaires.

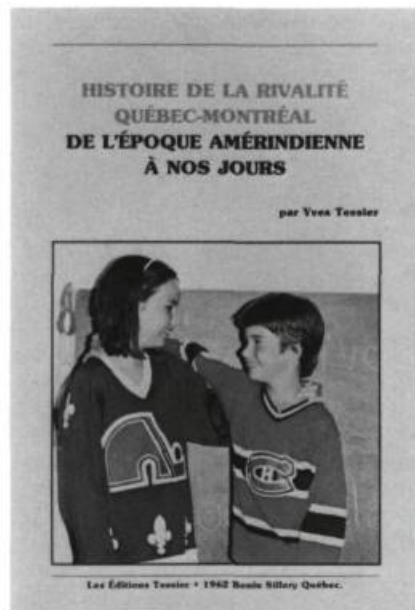
En dépit de l'excellence et de la qualité de la démonstration, qui ouvre un terrain de recherche en friche, l'auteur n'arrive pas vraiment à nous dire en quoi le régime alimentaire des malades de l'Hôtel-Dieu est représentatif de celui de l'ensemble de la société de l'époque. En introduction il affirme que le régime alimentaire de l'hôpital est *«supérieur et plus varié que la moyenne»*. Plus tard dans le texte, il le qualifie d': *«alimentation moyenne de type urbain»*. Il conclut finalement en disant que l'alimentation hospitalière ne participe ni à la cuisine des groupes mieux nantis, ni à la catégorie des régimes populaires.

Sur ce terrain, le problème reste posé. Il aurait été d'autant plus important à éclairer que nous pouvons soupçonner un écart différentiel entre le régime alimentaire des habitants de la Nouvelle-France et celui de la mère-patrie. En effet, le premier pourrait être plus riche et plus varié, mais cela reste à prouver.

Basé sur le pain, la viande et le vin, le régime alimentaire des malades de l'Hôtel-Dieu était riche (3,000-3,500 calories par jour) monotone, mais à l'abri des disettes. Dans l'hôpital de l'époque moderne en Occident, l'alimentation constitue le premier poste de dépenses de l'institution. Pour nourrir ses malades, l'Hôtel-Dieu doit mobiliser toutes ces ressources.

Certains éléments du livre tiennent plus de la monographie hospitalière et viennent alourdir la démonstration. Il faut souligner l'excellence de la bibliographie et la pertinence des tableaux et graphiques. Nous sommes devant un livre d'une grande richesse, plein d'hypothèses nouvelles et de suggestions de recherche, publié chez un éditeur qui croit encore que les ouvrages universitaires ont besoin de présentation triste et sans originalité pour faire sérieux.

Réjean Lemoine



Tessier, Yves, **Histoire de la rivalité Québec-Montréal de l'époque amérindienne à nos jours**. Sillery, Les Éditions Tessier, 1984. 166 p.

Yves Tessier, professeur d'histoire au CÉGEP François-Xavier Garneau, se définit comme un vulgarisateur. Son intention, clairement exprimée, est «d'expliquer l'histoire à partir de faits connus». Et l'idée n'était pas mauvaise d'adopter comme point de départ la rivalité actuelle au hockey, entre les Nordiques et les Canadiens, pour mettre en relief le problème plus vaste de la rivalité entre les villes de Québec et de Montréal. L'intensité de ces affrontements sportifs prolonge en effet une longue tradition de luttes pour le pouvoir et les honneurs entre les citoyens des deux villes.

Depuis les débuts de la colonie les occasions de conflit n'ont pas manqué. Le contrôle du commerce, des réseaux de transport, de l'éducation supérieure, ou encore de l'orientation des politiques gouvernementales ne sont que quelques-uns des points litigieux qui ont animé tour à tour les passions des autorités religieuses, des politiciens et des hommes d'affaires.

L'auteur a recueilli au sujet de cette «rivalité de tous les instants» un grand nombre de faits et d'anecdotes qu'il nous livre successivement sans le souci de construire un véritable récit. Un plan d'exposition plus rigoureux aurait rendu la lecture plus agréable et permis, surtout, d'éviter de nombreuses redites, en particulier sur les caractéristiques de la vocation de chacune des deux villes.

Bien documenté, l'ouvrage ne présente cependant pas une recherche originale. L'auteur a puisé la plupart de ses informations dans les revues et les livres d'histoire et il ne renouvelle pas les interprétations déjà formulées. Le produit offre donc un intérêt limité pour celui ou celle qui a une bonne connaissance de l'histoire du Québec, mais il plaira sans doute au néophyte qui trouvera là l'occasion de prendre conscience de la dimension historique de la rivalité entre Québec et Montréal.

Pierre Poulin

16 mai 1985.

Bien cher éditeur,

Permettez de féliciter toute l'équipe «Chapeau». Cette nouvelle revue, du début à la fin, m'a captivée. Chacune des chroniques sont des perles vivantes de l'histoire. Que dire des photos, une richesse des temps passés... À ce mot, je joins un chèque pour un abonnement de soutien.

Denise Tellier-Riquier
600 Rang nord, Route no. 2
Berthierville.

14 mai 1985.

Au comité de rédaction,

Je viens répondre à votre invitation lancée en page 44 de votre belle publication qui débute. J'ai été particulièrement intéressé par l'article de François Drouin: «La coupe Stanley à Québec en 1912». Je vous félicite de vous intéresser à l'histoire du sport. Je crois que jusqu'à cette date, nous n'avons pas encore une étude sur l'histoire du sport à Québec qui équivaut à celle d'Alan Metcalf. J'aimerais vous écrire plus longuement à ce sujet dès que le temps me le permettra.

Jean-Paul Massicotte
professeur
Département des Sciences de
l'activité physique
Université du Québec à Trois-
Rivières.

1 mai 1985.

Cher éditeur,

Après avoir parcouru Cap-aux-Diamants, je puis vous assurer que j'ai fait un bon placement. Les articles sont variés, intéressants, très bien écrits et étoffés par une bonne recherche (cela ressort!). J'aime bien les détails anecdotiques. Je vous avais promis d'être même critiqueuse: une seule petite remarque — pour une revue qui s'adresse à la population, en général, les textes peuvent sembler longs. Le meilleur succès possible.

Marie Lauzière